GRANDE
JUSTIFICATION
DES JACOBINS.

DORMEZ EN PAIX,

BONNES GENS,

Les Amis *de la Constitution veillent pour vous.*

Que la France est heureuse d'avoir trouvé tant de *grands hommes* dans son sein, qui sont éclos comme par miracle, qui ont grandi subitement, et dont les têtes ont frappé la nue en moins de temps qu'il n'en faut à une pluie douce pour faire sortir de terre des milliers de champignons! Comme l'amour de la liberté enfante des prodiges qui, sans la naissance de la constitution, fussent restés dans le néant! Que d'hommes désintéressés qui ne veulent que notre bien, qui pour prix de leurs veilles, de leurs travaux supérieurs à ceux du vaillant Alcide, n'attendent de nous qu'une couronne de

chêne ! On pourroit compter parmi les membres composant le club des amis de la constitution, plus de douze cents hommes dignes d'occuper une place dans l'histoire, soit par leurs talens, soit par leurs vertus, et tous s'y distinguent par un zele, par une vigilance à toute épreuve ; rien ne répugne à leur amour : les fonctions les plus rebutantes en apparence, comme l'espionnage, la délation, la trahison ; tout s'est anobli dans leur cœur ; il n'y pas jusqu'à l'ingratitude, vice monstrueux dans toute autre circonstance, qui n'ait pris dans l'instant de notre régénération un caractere auguste. Eh bien! de lâches ennemis cherchent cependant à flétrir toutes les couronnes dont tant de fronts glorieux sont ornés des mains de la reconnoissance publique. Qui soutiendroit tant de cœurs généreux au milieu de leurs tribulations, de leurs inquiétudes, si les regards de la postérité ne les enflammoient, ne les encourageoient à poursuivre leur

pénible carriere ? Suspectés, haïs, repoussés, contrariés dans toutes leurs opérations, partout ils présentent à l'orage un front calme et serein ; l'habitude des grandes choses les a roidis contre les difficultés ; ils animent tout, vivifient tout, embrassent tout, calment tout par le sentiment, l'éloquence, la ténacité et la modération ; tour-à-tour ils mettent en œuvre la force à laquelle rien ne résiste, la séduction, la patience, les menaces, le ridicule, le fer, le feu et les verges ; et tout finira par fléchir le genou devant eux, et leurs autels sont déja dressés dans les quatre-vingt-trois départemens : ceux qui se refusent à y porter leur encens, sont évidemment de mauvais citoyens qui ne méritent aucun sentiment de pitié ; ceux qui traitent leurs saintes intrigues de fanatisme politique, mériteroient d'avoir la langue percée d'un fer rouge, comme des blasphémateurs jaloux de leurs lauriers ; ceux qui impriment qu'ils sont des

factieux, devroient être condamnés à la rame, ou tout au moins à effacer ces horribles médisances avec leur langue; ceux qui les tournent en ridicule, devroient être promenés sur un âne, tenant dans leurs mains la queue de l'animal qui sera leur emblême à tout jamais. On devroit entretenir des troupeaux de dogues aux frais de l'aristocratie, pour les lâcher contre tous ceux qui surveillent les seuls et véritables amis qu'ait eus jusqu'ici la constitution. On devroit appliquer les sangsues et les cantharides à tous ceux qui, insensibles au bonheur public, se tiennent retirés dans leurs maisons, et ne lisent pas les immortelles feuilles de Gorsas, de Carra, de Desmoulins, d'Audouin, de Marat, de Garat et autres sentinelles vigilantes établies pour avertir la patrie des conspirations qui ont été méditées dans le secret; des dénonciations faites en public, des flétrissures imprimées à tous ceux qui pleurent la perte

de leur état, des murmures, des injures et même des pensées criminelles qui sont échappées à tous les êtres *putrides* qui se gorgeoient de sang sous l'ancien régime. On devroit poursuivre tous les anthropophages de cour avec des bassets qui leur déchireroient les fesses; on devroit faire marcher en procession tous les évêques de France et tous ces fanatiques prêtres réfractaires à la loi, la tête couverte d'un bonnet d'âne, et lâcher sur eux toutes les dames de la halle : on devroit, au lieu de conserver cette vieille royauté, jadis l'objet de la vénération de nos stuptides aïeux, nous donner pour roi le président de l'assemblée nationale; car un roi élu toutes les quinzaines, entretiendroit la paix en France; il n'y auroit plus d'intrigues, il n'y auroit plus de cour, il n'y auroit plus de femmes galantes tendant des piéges au souverain; le plus digne seroit appelé à son tour pour entretenir l'équilibre des pouvoirs, et ses mains seroient toujours

pures, car il n'auroit rien en maniment, et l'âge d'or renaîtroit ou plutôt se réaliseroit sur la terre ; et toutes les filles que nous épouserions seroient pucelles comme les onze mille vierges, et toutes nos femmes seroient fidelles, car il n'y auroit plus ni abbés musqués, ni marquis, ni colonels, ni financiers impudens, ni ministres arrogans, et tous les présidens de district seroient modestes, et tous les parvenus n'arriveroient aux grandes places que par des vertus et des talens recommandables, comme cela s'est toujours pratiqué dans nos académies. Enfin, nous serions tous plus heureux que des rois, car l'espérance de le devenir est peut-être la seule chose agréable qu'offre la royauté, sur-tout nous aurions donné un grand exemple à la terre ; et qui sait, si à la faveur de ballons bien dirigés, nous ne parviendrions pas à faire goûter les charmes inexprimables d'une indépendance absolue aux habitans des

planettes ? Le vrai sage, le vrai patriote ne met pas de bornes à son ambition, quand il s'agit de travailler à la régénération de l'espèce humaine ; il ne se borne pas à rendre heureux ce qui l'entoure; c'est un conquérant qui porte par-tout le bonheur, comme le soleil, pere de la nature, vivifie tout par sa chaleur ; il ne s'occupe pas seulement des êtres vivans, mais de ceux qui doivent former la postérité. C'est le conquérant par excellence, bien différent de celui qui dévaste, qui, comme un incendie, ravage tout, il veut tout conserver en renouvelant tout ; et à qui doit-on rendre hommage de la noblesse de ses intentions, de la profondeur des vues nouvelles en administration, qui ont frapé nos esprits étonnés, si ce n'est aux amis de la constitution ? Ingrats! qui riez bêtement en lisant le sublime article de *l'abolition de la royauté en France*, consigné dans les révolutions du patriote Prudhomme, vous ne savez pas ce que vous

rejetez. Impies ! qui ne rougissez pas de dire que c'est une vision pendable, ou du moins son auteur, vous êtes au-dessous du négre brut qui cultive nos cannes à sucre, et vous êtes plus aristocrates que tous les princes d'Allemagne et le pacha de Scutari ensemble. Que voulez-vous faire d'un roi qui, comme Gargantua quand il dînoit, avaloit un bœuf comme une fraise, et faisoit voiturer jusqu'à l'origine du larynx une brouettée de moutarde à chaque bouchée pour entretenir son appétit; qui, dis-je, vous enleve vingt-cinq millions qui sont la substance la plus pure du peuple, pour faire l'office de régulateur dans la machine politique ? comme si nous avions besoin de régulateur, comme si la philosophie n'avoit pas fait assez de progrès, sur-tout depuis que Carra et autres ont écrit, pour que nous puissions nous montrer sages dans tous les temps ! Étranglez-moi tous ces Monarchistes, ces pestes publiques, ces amis de la paix, ces amis

de l'ordre, tous ces pleureurs qui ne parlent de générosité au milieu de vos succès, que pour se donner le temps de vous remettre aux fers, et vous museler à la Louis XIV. Donnez bien plutôt ces vingt-cinq millions à cet intrépide Barnave, à ces généreux Lameth, qui vous donneront la liberté la plus absolue en échange; donnez à ce vigilant Voidel, à ce courageux Menou, à ce vaillant d'Aiguillon, à cet adorable enfant de l'aristocrate Broglie, à cette fine fleur de l'aréopage des Jacobins, à tous ces immortels défenseurs de vos droits sacrés et imprescriptibles: quoi! vous êtes sourds à la voix de la patrie qui vous parle par ma bouche!

Ainsi prêchoit à l'entrée du pont de Louis XVI, un orateur député au nom des amis de la constitution; tout le monde fut frappé d'admiration et resta pétrifié comme Niobée; on n'eut pas même la force d'applaudir, tant la paralysie des

facultés intellectuelles avoit été subite et générale. Un seul homme appuyé contre la barriere, s'écria avec un saint enthousiasme : *Dormez en paix, bonnes gens, les amis de la constitution veillent pour vous, ne veulent que votre bien. Fermez les yeux, et tenez vos mains dans vos poches.*
